

Disparitions

Carmen Strano

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Strano, C. (2007). Disparitions. *Moebius*, (113), 135–144.

CARMEN STRANO

Disparitions

Il a arrêté sa voiture sur l'asphalte craquelée, face à la forêt. Il a baissé la glace et coupé le moteur, un vent cinglant lui a fouetté le visage, puis il a inspiré avec soulagement l'air portant le souffle de la mer. Les enseignes de la halte routière et un cordon d'ampoules brillaient dans le ciel bleu foncé. La tension l'empêchait de réfléchir clairement, mais il avait toute la nuit devant lui. Il a laissé son téléphone et son porte-documents sur la banquette, a suivi un parterre d'herbe rase. Un homme corpulent feuilletait un journal à l'intérieur de la station-service surveillait distraitemment les pompes à essence. Les ampoules suspendues entre les bâtiments ondoyaient sous les rafales et se cognaient sur le bord d'une enseigne avec un bruit cristallin. Le restaurant était une construction carrée, plate, avec une devanture largement vitrée. Plusieurs véhicules étaient garés dans l'aire de stationnement.

Des maisons éparses, aux fenêtres illuminées, longeaient la route, puis à peine plus loin le regard tombait à nouveau dans les ténèbres des forêts d'épinettes. Leurs cimes se découpaient dans le ciel, et lorsque le vent faiblissait, David percevait le bruit des vagues qui se brisaient sur la grève. Le restaurant dans lequel il se souvenait de s'être déjà arrêté était encore ouvert, il s'est attablé près d'une fenêtre qui renvoyait les lueurs brutales des néons, sa silhouette trouble en veste de sport et chemise blanche puis celle de la serveuse, qui a pris sa commande en posant sur lui des yeux absents.

Il n'avait pas faim, il pensait à son frère. Il y pensait sans cesse, sa pensée tentait de se frayer un chemin dans

un monticule sans fin de souvenirs et d'émotions désagréables, il avait l'impression qu'il peinait sur une pente ascendante, qu'il déblayait sa voie à coups de pelle. Il a avalé un sandwich et bu un café, une force nouvelle a afflué dans son sang, il s'est senti plus résolu. Il n'avait jamais rien eu à décider de plus difficile. Une vieille femme mangeait un morceau de tarte dans le box face au sien. Elle regardait dans toutes les directions avec intérêt, comme si elle était sur le point de s'élever de son siège et de se mettre à voler entre les choses. Elle a croisé le regard de David, a eu un sourire chaleureux, maternel, puis a détourné la tête. David lui a envié sa légèreté. Elle n'avait plus assez de résistance pour porter quoi que ce soit sur ses épaules, la légèreté était le privilège des vieux. Il a payé l'addition et est sorti.

Il a traversé la route, puis a entamé entre les pins la descente vers la mer. Il faisait maintenant complètement nuit. Les lumières des maisons vibraient et bourdonnaient derrière lui entre les troncs, à la lisière d'un autre monde. Elles se sont éteintes une à une. Ses yeux se sont rapidement accoutumés à l'obscurité. Le tapis d'aiguilles craquait sous ses pas, il glissait sur la boue, respirait une odeur amère de sève, de végétation qui pourrissait. Le chuintement des branches au-dessus de lui s'intensifiait, il s'est demandé comment il pourrait trouver dans ce vacarme le discernement qui lui était nécessaire. Mais la côte déserte l'apaisait, la beauté âpre de la nature pulvérisait ses soucis comme s'ils n'étaient qu'une couche de terre friable qui lui collait à la peau. Il se souviendrait cependant toute sa vie qu'il avait erré dans ce labyrinthe. Combien y en avait-il dans l'existence de chaque homme afin qu'il parvienne à lui-même ? Il avait trente-deux ans. Il avait divorcé et occupait un emploi qui ne le rendait pas heureux. Il avait considéré calmement qu'il ne savait pas ce qu'il attendait de la vie, qu'il n'y avait jamais réfléchi, qu'il avait été inconscient et inattentif, et que s'il continuait sur cette lancée, il finirait par vivre une vie qu'il n'avait pas choisie. Puis, auparavant, alors qu'il venait de rentrer du travail, Vincent avait téléphoné. David s'était contracté au seul son de sa voix. Quatre ans sans contact. Deux ans depuis le décès de leur mère. Trois depuis qu'elle l'avait

imploré, les mains jointes, de pardonner à son frère. Il s'était emparé de son carnet de chèques, avait imité sa signature et dépensé au casino l'argent qu'elle avait économisé pour voyager. Au fond, Vincent souffrait, il était malade, murmurait-elle, déjà alitée, la respiration courte. Il était instable, mais il ne voulait rien faire de mal, il se laissait entraîner. Elle l'avait toujours protégé, elle avait tout accepté de lui. David n'avait pas répondu, il avait seulement soupesé son regard noyé dans son amour effroyable et avait compris qu'elle se mentait à elle-même.

Il s'est arrêté, le vent s'était perdu dans la densité du bois, il ne percevait plus que le rythme de sa respiration, les lents grincements des fûts, la chaleur qui se répandait dans ses muscles. La bande de terre qui séparait la route du rivage était beaucoup plus importante qu'il n'avait cru. Chacun doit aller seul dans la forêt sombre, s'est-il dit. Il a boutonné sa veste, il faisait froid, mais pas vraiment, sept ou huit degrés. Vincent voulait immédiatement de l'argent, il était impliqué dans une série de fraudes, il risquait la prison. Il avait six ans de plus que lui et il ne lui avait causé que des ennuis. David avait écouté en silence, puis avait accepté son rendez-vous à l'hôtel de Tadoussac. Je suis ta famille, avait dit Vincent. Il avait un fils. Il avait une manière vicieuse de moduler les émotions. Il pleurait.

David se faufilait entre les troncs rapprochés, un bras tendu, touchant l'écorce rugueuse. Il marchait par-dessus les arbres cassés, craqués, renversés, les branches mortes, suivait les brusques dénivellations du terrain, enjambait les segments de roc, étalés en strates comme les escaliers d'un gigantesque jardin en ruines. Il a trouvé une éclaircie entre les branchages, a dévalé l'escarpement, puis débouché sur une petite crique dans le grondement de la houle. Il s'est rappelé à quel point il aimait la mer. La plage n'était qu'une surface de terre caillouteuse, mais elle donnait sur l'infini de l'eau et du ciel. L'écume blanche du ressac roulait sur du velours noir. La lune luisait au large, énorme, sous les nuages laiteux. On aurait dit la bouche d'un tunnel lumineux qui allait absorber le ciel. La nuit avait pris une drôle de teinte, livide et trouble.

David a machinalement regardé sa montre en or, un cadeau reçu de son frère pour ses dix-huit ans. Vincent avait parfois des gestes d'une inattendue générosité.

Il n'y avait que deux possibilités, s'est-il dit. Laisser le chaos contaminer sa vie ou rompre tout lien avec sa famille. La première alternative le suffoquait, la seconde lui creusait un trou dans le ventre. Il butait sur les galets, ses chaussures s'enfonçaient dans le sable gris. Vincent volait, il ne supportait pas l'effort. Fabulateur. Égoïste. Tricheur. Avide. Ces qualificatifs avaient quelque chose de définitif, il avait l'impression de marquer une bête au fer rouge. Brûler au fer pour se libérer. La lutte était féroce. Leur amour tortueux était sacré. Le rivage s'incurvait et devenait encore plus étroit. David a aperçu devant lui la silhouette d'un homme qui marchait la tête levée vers le ciel. Il progressait de manière hésitante, il ne prenait pas garde à l'eau qui lui léchait les pieds. Il s'est soudain tourné vers David et s'est figé, comme si quelque chose de violent l'avait heurté. Puis il a allumé une puissante torche, l'a braquée sur David à bout de bras, s'est lancé en avant.

La lumière de la torche a atteint David en pleine figure, il s'est protégé les yeux de la main. L'homme s'est arrêté à quelques pas, puis le jet de lumière s'est déplacé, a vacillé sur la poitrine de David. Il voyait dans les faisceaux réfractés le visage incroyablement net – il distinguait chaque ride – d'un homme âgé qui le dévisageait. Il avait les traits tirés, ravagés, des yeux enfoncés, noirs, qui larmoyaient. Sa bouche restait crispée, comme sous l'effet de la douleur.

— Vous avez vu les lumières ? a-t-il demandé.

Malgré le bruit des vagues et son accent prononcé, David a saisi chaque mot. Sa voix semblait prisonnière du halo de clarté dans lequel ils étaient tous deux immobiles. Mais de quoi parlait-il ? Le vieil homme a rapidement tiré une feuille pliée de la poche intérieure de son manteau, a calé la lampe sous son coude, a tenu la feuille des deux mains, l'a déployée, est parvenu à l'éclairer et s'est approché de David, qui a parcouru de biais et à contre-cœur une sortie imprimante d'un article dans lequel il était question de lueurs brillantes et vertes signalées dans le ciel, il y avait même la photo d'un objet lumineux qui ressemblait à un

cigare. L'article provenait d'un quotidien de la région et il datait de trois jours.

— Les objets volants ont été observés sur une centaine de kilomètres, a dit l'homme. Ils évoluaient là-bas, au-dessus de la mer.

Il a désigné le large. Malgré lui, David a regardé le ciel, puis la mer. Éclairée par la lune, elle ressemblait à une surface de métal qui bouillonnait lentement.

— Je n'ai rien vu, a-t-il répondu.

Il n'avait pas envie d'entendre parler d'une histoire qui ne menait à rien et il souhaitait être seul.

— Vous ressemblez beaucoup à mon fils, a encore dit le vieil homme.

Il le fixait toujours. Le vent ébouriffait sa chevelure, tirait sur son manteau ouvert qui claquait derrière lui. Indifférent aux éléments, il était imposant. David a soutenu son regard appuyé et étrangement lointain. Ses yeux brillaient, la souffrance les avait vitrifiés. Son fils est mort, a-t-il soudain pensé.

— Lui aussi marchait toujours les mains dans les poches. C'est stupéfiant.

— Je suis navré, a dit David.

— Il a disparu cinquante minutes après avoir décollé. Il était pilote. J'ai d'abord cru que vous étiez lui, qu'il était revenu.

David a porté la main à son front. Que répondre à cela? C'était comme si le vent s'était engouffré sous son crâne.

— Ce n'est pas arrivé ici, mais en Australie, au-dessus d'un détroit, a dit l'homme qui parlait avec des inflexions dures dans la voix.

— Frederick a rapporté à la tour de contrôle qu'il voyait un appareil au-dessus de lui. Une lumière étincelante qui passait et repassait au-dessus de lui, ou qui lui tournait autour. Il a dit que l'objet était de forme oblongue, qu'il luisait comme du métal et qu'il avait une lumière verte.

Il a éteint sa lampe. David a été surpris par l'épaisseur de l'obscurité qui s'est abattue alors sur eux. Il n'arrivait pas à croire que ce récit incroyable fondait sur lui à ce

moment, que ce vieil homme l'avait trouvé sur cette côte désolée.

— Il a dit que l'objet allait si vite qu'il était impossible de le décrire davantage. Il a dit qu'il jouait un drôle de jeu avec lui.

Il terminait chaque phrase en haussant le ton, conscient qu'elle allait rester suspendue, sans adoucissement et sans réponse. David l'a regardé scruter l'horizon, a examiné à son tour les nuages. Ils étaient moutonnés, ils ne parvenaient pas à masquer la lune, ils fuyaient à une vitesse étonnante. Il a imaginé les feux minuscules d'un monomoteur s'engager dans cette immensité. Puis s'effacer.

— Quelqu'un a dit avoir vu au-dessus du Bass Strait des objets noirs qui produisaient des remous dans l'eau. Des photos ont été prises. L'armée de l'air australienne a conclu qu'il s'agissait de nuages. Des recherches ont été menées sur terre et dans l'eau, mais ni l'épave de l'avion ni Frederick n'ont jamais été retrouvés.

David ne savait que penser. Le ciel était-il encore le ciel, ou un écran sur lequel les gens s'évanouissaient ? N'était-ce pas ce qu'il leur arrivait à tous, chacun leur tour ? Cela aurait pu être lui, il pourrait ne jamais retourner à sa voiture, mourir subitement, être englouti.

— Je n'ai jamais vu de lueur dans le ciel, a-t-il ajouté, le vent dans la bouche.

La mer avait toujours cet aspect de plomb fondu et tourmenté. Il s'est représenté son frère dériver au loin, fait de la même substance, assailli par les courants, emporté par le tumulte qu'il engendrait lui-même. Il a ressenti un accablant sentiment de solitude.

L'homme a sorti de sa poche d'un geste lent une autre feuille, comme s'il la détachait de l'intérieur même de son être, puis a rallumé la lampe. Le papier avait été découpé dans une revue et l'article jauni avait été plastifié. Une photo le montrait assis dans un fauteuil, nettement moins âgé, tenant sur ses genoux le grand portrait d'un pilote en uniforme. David a étudié le visage de Frederick, a jugé qu'il lui ressemblait un peu, les mâchoires larges, le nez droit, mais il était plus jeune, il avait environ vingt ans. Sous la visière de la casquette, ses yeux exprimaient la mélancolie, alors que sa bouche entrouverte aux lèvres

minces et l'assurance de sa pose évoquaient l'homme d'action. Ou la suggestion venait-elle de l'uniforme ?

L'impatience anxieuse du vieil homme pesait sur la nuque de David. Il s'est efforcé de déchiffrer la légende à côté de la photo dans la lueur tremblante de la lampe. Elle disait que le pilote Frederick Valentich avait disparu sans laisser de traces au-dessus du Bass Strait, lors d'un vol entre Melbourne et King Island, et que son père était convaincu qu'il avait été enlevé par un ovni. David était consterné. Il a de nouveau regardé la photo. Guido Valentich s'appuyait pétrifié contre le dossier du fauteuil, l'air hagard. David a pensé que c'était la photo la plus triste qu'il ait jamais vue. Il a cherché en bas de page la date de l'article. L'homme à ses côtés croyait que son fils avait été arraché au monde connu dans des circonstances qui broyaient l'imagination, et qu'il pouvait réapparaître aussi soudainement. Il attendait depuis vingt-huit ans. Il se demandait à chaque instant où son fils était et s'il souffrait. Il devait être convaincu qu'il ne pouvait d'aucune façon y avoir un homme plus seul, plus perdu et plus désespéré que son fils. Peut-être Guido était-il cet homme là, a songé David. Il a brièvement posé sa main sur son épaule, puis a enfoncé son regard dans la nuit du ciel et de l'eau. L'espace libre devant lui ne le soulageait pas de son propre poids, il n'était ni air ni profondeur ni étendue ni ténèbres, mais un mur que sa pensée n'arrivait plus à pénétrer. Le froid lui a mordu le dos.

— Les lueurs reviennent toujours, a encore dit Guido.

Il a repris son bout de papier. David s'est agenouillé et a ramassé un galet. Il était frais et lisse sous ses doigts. À cette distance du sol, l'odeur d'algue et de mousse était pénétrante. Les vagues déferlaient, des gouttes jaillissaient sous la poussée du vent et le criblaient de piqures glacées. Guido était tombé dans un autre univers. Seul dans une pièce inhabitée dont il ne trouvait pas la sortie. Seul sur des plages sauvages cernées par l'eau et la forêt. L'agitation quotidienne ne le concernait pas. Le temps ne s'écoulait plus. Même le jour n'était qu'un décor trompeur et trop éclairé. David s'est redressé.

— Je dois partir maintenant.

— Attendez, a supplié Guido.

Il avait dans la main une enregistreuse, un vieux modèle portatif à cassettes. Il a reculé, a conduit David le long de la petite crique. Leurs semelles patinaient sur les galets, le faisceau de la torche voltigeait autour d'eux. Guido a grimpé une dénivellation de terre sablonneuse et est entré dans le bois. Ils y étaient à l'abri du vent et le bruit des vagues a reflué. Le vieil homme a donné les écouteurs de l'enregistreuse à David. David les a mis en hésitant, il avait la certitude d'être sur le point de connaître un secret intime et terrifiant. Le regard du vieil homme s'accrochait au sien.

— Sa toute dernière transmission, a-t-il annoncé de sa drôle de voix.

Il a appuyé sur la mise en marche. La lueur de la torche tombait de biais et décolorait les branches des pins. Le son était sifflant, mais suffisamment clair. David a d'abord entendu le bruit de fond, celui du moteur, puis immédiatement la voix de Frederick Valentich, précise, inquiète. *Delta Sierra Juliatt. It's* (un silence, micro ouvert) *now approaching from the south-west.* Une autre voix, presque aussi tendue, provenant de la tour de contrôle. — *Delta Sierra Juliatt. Valentich, à nouveau. Delta Sierra Juliatt, the engine is rough-idling. I've got it set at twenty three twenty four and the thing is coughing.* — *Delta Sierra Juliatt, roger, what are your intentions?* — *My intentions are... ah... to go to King Island... ah... Melbourne, the strange aircraft is hovering on top of me again* (un silence, micro ouvert). *It is hovering and it is not an aircraft.* — *Delta Sierra Juliatt.* — *Delta Sierra Juliatt. Melbourne...* Un son interrompt Valentich, une vibration profonde, aiguë, métallique, ahurissante. Le cœur de David s'est emballé. Il n'avait jamais entendu un bruit pareil. Suit un autre silence, assez prolongé, avec le grésillement léger du micro resté ouvert, puis survient, glaçant, le silence sourd de la fin de la transmission. David a retiré les écouteurs et les a rendus à Guido, effaré.

— Personne n'a pu identifier le bruit, a dit le vieil homme.

Sa torche pendait au bout de son bras affaissé et n'éclairait que ses pieds. Il a salué David d'un long hoche-

ment de tête, puis s'est retourné et est parti vers la plage. La lueur de la torche s'agitait et le devançait comme si elle lui ouvrait un espace entre les troncs. Son grand corps obstiné avançait rapidement. Il avait apporté une torche pour la diriger sur le ciel comme un signal, pour être emporté auprès de son fils, a songé David. Il irait devant la mer l'espérer jusqu'à ce qu'il soit vaincu par la fatigue et le vent. La lueur a été avalée par un talus et David a écouté un instant le bruit décroissant de ses pas, les craquements des branches et des brindilles, puis s'est dirigé en sens inverse.

Il a marché à tâtons, dans l'éclairage lunaire. Les pins s'alignaient innombrables, massifs, gris, noirs, argentés. L'air salé lui frôlait la nuque, sans force. De petites feuilles humides adhéraient à ses chaussures, les branchages touffus se frottaient durement à ses épaules.

Il a atteint la route d'où il voyait à bonne distance les néons des enseignes et les vitres éclatantes du restaurant. Le vent l'a tout de suite repris dans son étreinte. Les rares habitations s'étaient fondues dans la noirceur. Il a encore une fois consulté sa montre. Il s'était absenté un peu plus d'une heure, il arriverait de justesse au rendez-vous. Il parlerait brièvement à Vincent et repartirait aussitôt. Il a remonté la chaussée, est allé directement à sa voiture. Trois autres véhicules étaient encore rangés à leur place dans l'ombre, luisants de la faible lueur des lampadaires. Le son de ses pas sur l'asphalte lui a paru irréel. Il a démarré et a viré pour reprendre la route. Il a écouté le ronflement étouffé du moteur et le bruissement des pneus sur le sol. Il aurait dû se souvenir de la voix angoissée de Frederick Valentich, mais il ne se rappelait plus que du bruit qui l'avait couverte, cillant dans sa poitrine, le bruit indescriptible de la nuit où il allait perdre son frère quelque part dans le monde.

